

# Lonely Child

Pascale Roze

# Lonely Child



© Éditions Stock, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0108-2

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Le mal est l'ombre du bien. Tout bien réel, pourvu de solidité et d'épaisseur, projette du mal. Seul le bien imaginaire n'en projette pas.*

Simone Weil

Cela m'est soudain apparu comme une évidence.

Il était en train de replier la carte du Hoggar, l'excitation de la soirée était tombée. Il pliait avec douceur, avec soin. Il rangeait. C'est ce geste de ranger qui m'a apaisée. Je me suis dit ce sera lui. Tariq. Il n'y avait plus de punch. J'ai pensé j'ai trouvé. J'ai pensé je peux mourir. Ça va, je peux mourir. J'ai dit à Samuel : tu viens m'aider ? Leïla a dit : non, c'est moi, j'ai l'habitude, je m'occupe de ma grand-mère. J'ai accepté. *Un autre te conduira là où tu ne veux pas aller...* Elle est vive, cette Leïla.

Quand Tariq m'a téléphoné pour me demander s'il pouvait venir au concert avec elle, me disant qu'il aimerait me la présenter, je me suis rengorgée de plaisir : il venait me la montrer, il avait besoin que je la connaisse. Il a bien choisi sa femme. Elle m'a déshabillée, elle a demandé si elle devait fermer les volets, j'ai dit : non, la fenêtre non plus, mais la porte oui. Je lui ai dit : faites-moi penser demain à vous montrer les gants.

Le lendemain, je lui ai montré les gants. Je me suis fait porter à l'étage et j'ai sorti un à un les gants de leurs boîtes en carton, de leur papier de soie, ceux faits pour la princesse Pahlavi, pour Jackie Kennedy, pour la reine d'Angleterre, avec leurs poignets mousquetaires, leurs surpiquûres, leurs coutures sellerie ou intérieures, leurs boutons de nacre ou leur belle simplicité. Maman disait que

rien ne valait la qualité de la peau. Nous les avons regardés ensemble, palpés. Elle admirait, elle me parlait de l'atelier de sa famille qui autrefois vendait des selles et des tentes en peau de chèvre et maintenant des babouches au souk de Marrakech. J'ai pensé ma petite, tu ne sais pas ce qui t'attend, mais je n'ai rien dit. Ni à elle ni à Tariq.

Je n'ai parlé qu'à Méfano. Je lui ai téléphoné après être allée chez le notaire. Je lui ai annoncé que je quittais la présidence de la fondation et lui ai demandé s'il acceptait de me remplacer. Je l'ai prévenu que je n'apporterai pas de nouveaux fonds. Il sait que la fondation a de quoi vivre, à condition qu'elle soit sagement gérée, qu'elle s'en tienne à son objet, tel qu'il est défini dans ses statuts : la diffusion de la musique du xx<sup>e</sup> siècle à Millau par la production d'un concert

annuel. Il a accepté. J'espère que ce n'était pas uniquement pour me faire plaisir. Je dois beaucoup à Méfano. Il m'a guidée, c'est lui qui m'a fait connaître Vivier. Il m'avait dit : venez ce soir, on donne une pièce d'un compositeur intéressant, Claude Vivier.

Maintenant je peux mourir.

Le concert a eu lieu, magnifique, et j'ai réglé ma succession. Ce que j'avais à faire, je l'ai fait. Je devrais être apaisée. Pourtant mon esprit s'agite, mes pensées m'assiègent, comme si elles me demandaient à nouveau mon assentiment. Magnifique, le concert. Les gens ont préféré *Lonely Child*. C'est normal. Je me souviens de mon émotion la première fois que je l'ai entendu. Moi, j'ai surtout aimé *Crois-tu en l'immortalité de l'âme*. « *Il faisait nuit et j'avais peur...* »



Quand la soprane a ouvert la bouche sans prononcer le mot peur, que la musique est restée en suspens, que les gens ont attendu la suite et que rien n'est venu, je me suis souvenue de la mort de maman. À un moment plus rien ne vient. Plus rien ne vient. Les gens ont été surpris. Ils ont attendu. Méfano avait recommandé de garder la pause pendant une mesure – il n'y a aucune indication sur la partition, elle est interrompue. Puis il a donné le signal de la fin. La vie est revenue. C'était très fort. Un peu dramatique.

La lumière a viré. On sent déjà l'automne. Les rayons pénètrent plus avant dans les pièces. Chaque année, mon cœur s'est serré à la fin de l'été. Pas cette année. Est-ce que la pensée cessera de venir ou se présentera-t-elle comme un gardien muni de clés pour me

dire : c'est l'heure ? Je voudrais savoir  
lui répondre : allons-y.

Il m'aura fallu cinq mois. Entre le moment où j'ai lu le livre de Laure Danielli et aujourd'hui, cinq mois se sont écoulés pendant lesquels ma décision s'est affermie. C'est peu, en regard de ma vie. Début avril donc. J'assiste à la première répétition, j'écoute Méfano analyser les œuvres. J'étais rentrée dans mon appartement d'Auteuil, j'avais du mal à dormir et j'ai allumé la radio. J'ai entendu l'interview d'un écrivain que je ne connaissais pas, Laure Danielli, auteur d'un livre intitulé *Histoire de Fatima* inspiré par la vie d'une femme de ménage. Sa voix m'a plu. Et par hasard, le lendemain, j'ai trouvé son livre sur la table d'une librairie et je l'ai acheté. À ma stupéfaction, je me suis reconnue dans

un des personnages, un petit personnage qui occupe peu de lignes dans une scène elle-même mineure du livre : les deux années que j'avais passées à Troyes chez mon grand-père paternel, pendant la guerre de 14. Mon nom de Mourtier était changé en Mortier mais le prénom était le mien, Odile. J'ai été affolée.

Comment avait-elle eu ces informations ? J'avais la pénible impression qu'on avait fouillé chez moi. Nous étions présents tous les trois, mon grand-père de Troyes, Amazouz et moi. Même la gouvernante apparaissait. C'était en fait très simple. Amazouz était le père de cette Fatima et lui avait raconté ce que Fatima elle-même avait raconté à Laure Danielli. Le souvenir de ces deux années, mes sept et huit ans, dormait enfoui derrière des épaisseurs d'oubli.

Jamais nous ne parlions de mon père, et encore moins de sa famille à lui. Nous vivions à Millau avec mes grands-parents maternels, ma mère était restée veuve et elle dirigeait l'usine. Je me souviens qu'un jour, bien plus tard, pendant la seconde guerre, elle avait à mon grand étonnement laissé tomber après avoir lu un article dans *Le Figaro*, me citant un nom que j'ai aujourd'hui oublié : c'était un camarade de promotion de ton père. J'étais tellement habituée à son oubli, je regardais depuis si longtemps sa photo en uniforme du Cadre noir comme un objet posé sur la cheminée, que je n'ai même pas eu l'idée de pousser plus avant, de noter le nom et pourquoi pas d'écrire à cet homme. Il ne restait de mon père que le nom que je portais, Mourtier, et qui me faisait honte car il n'était pas Bréault, celui de ma mère,

celui des gants, le seul qui valait. Je me souviens que, petite, je rougissais à mon nom pendant l'appel qu'on nous infligeait au pensionnat tous les matins, comme si l'une d'entre nous avait pu s'évader la nuit.

Les robes blanches des dominicaines, Notre Dame-de-l'Assomption – le nom même offusquait mon grand-père de Millau, les Bréault sont protestants. Au pensionnat, nous avions toutes un père mort, ou cul-de-jatte ou défiguré par la grande boucherie de la guerre et le soir nous cachions nos pleurs dans les draps des dortoirs. J'avais à peine connu mon père, j'avais cinq ans quand il est parti pour la guerre, mais je pleurais comme les autres. Régulièrement. Pleurer nous endormait. Il y avait, pendu au mur, un tableau de sainte Blandine. Debout dans l'arène, un lion en arrière-plan, elle